

Constantin MELNIK

# Les Espions

*Réalités et fantasmes*



ellipses

## PRÉSENTATION

**Éric Denécé**

*Directeur du Centre Français de Recherche sur  
le Renseignement (CF2R)*

« *S'intéresser au renseignement relève d'une pathologie particulière* » me déclarait Constantin Melnik lors d'une de nos premières rencontres. « *En France, vous le savez, quasiment tout le monde s'en fout. Il faut donc être un peu masochiste pour nourrir une passion pour cette cause presque perdue.* » En dépit de cette constatation désabusée, l'homme poursuit inlassablement son œuvre d'essayiste, de romancier et de pédagogue sur ce qu'il appelle « le grand jeu », en référence à Rudyard Kipling. Il tient en très haute estime ce « métier de seigneur » si décrié dans l'Hexagone : « *Notre art – on peut parler d'art – consiste à capter le fait révélateur qui, caché par l'adversaire qui nous menace, permet d'appréhender le puzzle fascinant de l'Histoire<sup>1</sup>.* »

Il est essentiel de rappeler, pour les plus jeunes lecteurs – et pour ceux qui liront cet ouvrage longtemps après sa publication – quel personnage hors du commun est Constantin Melnik, acteur et témoin privilégié de l'évolution du renseignement et de la politique internationale depuis le milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

### **Un singulier parcours**

Constantin Melnik naît à Nice à la fin des années 1920. D'ascendance ukrainienne, il est le petit-fils de Ievgueni Botkine, médecin personnel du tsar Nicolas II, qui fut exécuté avec la famille impériale en juillet 1918. Son père, officier des tirailleurs sibériens, préféra émigrer que de vivre dans la Russie rouge, dont il combattit l'avènement.

Après de brillantes études secondaires – il obtient le Grand Prix du lycée de Nice en 1934 – le jeune Constantin entre à Sciences-Po Paris. Il sort premier de sa promotion à vingt et un ans, mais décide de tourner le dos à l'ENA. Il entre alors au Sénat en tant que secrétaire du plus important groupe politique de l'époque, celui de la Gauche démocratique, regroupant les radicaux, le centre-gauche et certains gaullistes. Il devient également le disciple et l'ami de Raymond Aron.

Brillant analyste de l'Union soviétique et du communisme international, Constantin Melnik fait profiter de son expertise, durant la guerre froide, le Vatican, Charles Brune – ministre de l'Intérieur de la IV<sup>e</sup> République – (1951-52) et le 2<sup>e</sup> Bureau

---

1 Constantin Melnik, *Lettres à une jeune espionne*, Plon, 1997, pp. 13-14.

de l'état-major général de la Défense nationale du maréchal Juin (1952-53), avant de devenir conseiller stratégique de Michel Debré, le premier Premier ministre du général de Gaulle, avec lequel il entretient des relations d'amitié. Parallèlement, en 1954, il devient le premier conseiller étranger de la Rand Corporation, pour laquelle il travaille régulièrement.

En 1959, alors qu'il s'apprête à partir rejoindre le *think tank* américain en Californie, Michel Debré lui propose le poste de coordinateur de l'ensemble des services de police et de renseignement civils, en pleine guerre d'Algérie. Constantin Melnik accepte ; il est alors âgé de trente-deux ans. Il assumera cette fonction pendant les trois dernières années de la guerre d'Algérie (1959-1962), qui verront l'apogée du terrorisme FLN, puis de l'OAS.

En raison du désintérêt de Michel Debré pour la guerre secrète – et de la confiance qu'il accorde à Constantin Melnik – le conseiller technique du Premier ministre pour les questions de sécurité et de renseignement devient, *de facto*, un véritable vice-Premier ministre en charge des services. Il est amené à lire tous leur rapports et assure leur coordination et leur bon fonctionnement : Sûreté nationale, DST, Renseignements généraux, police judiciaire, SDECE et, dans une moindre mesure, de la préfecture de police de Paris, tenue alors par Maurice Papon. Il est également, à Matignon, l'interlocuteur de Allen Dulles, le directeur de la CIA, et du général Reinhardt Gehlen, le créateur du BND, le service de renseignement ouest-allemand.

A trente-deux ans, Constantin Melnik occupe une fonction centrale pour la sécurité de notre pays et tout à fait unique dans l'histoire nationale. Un jour, un historien russe lui déclarera : « *Il n'y a eu dans l'histoire de la France que deux hommes ayant eu un tel pouvoir : Fouché et vous.* » Pierre Vianson-Ponté écrira également dans *Le Monde*, en 1961 : « *Le premier des ministres fera appel avant tout aux lumières de son plus intime collaborateur, M. Constantin Melnik. Derrière ce patronyme slave et ce prénom impérial se trouve l'une des plus influentes personnalités de la V<sup>e</sup> République. M. Melnik se soucie peu d'être inconnu du grand public (...), les initiés savent qu'il partage tous les secrets, connaît toutes les clefs, possède toute la confiance.* »

Le secret et les pouvoirs occultes qu'on lui prête dérangent toujours dans la société française, peu au fait des questions de renseignement. Constantin Melnik, alors totalement inconnu, fut ainsi projeté au cœur d'une petite tempête médiatique et politique. Son rôle exceptionnel, sa discrétion, son amour du secret lui valurent alors quelques surnoms mémorables. Le Quai d'Orsay le dénomma le « SDECE tartare ». La presse française qui se déchaînait contre lui en fit « le Serbo-Croate de service » (*Le Canard enchaîné*). Cela ira jusqu'à des inventions pures et simples, savamment orchestrées par Moscou, très inquiet qu'un analyste de cette qualité puisse lire dans son jeu avec tant d'aisance en raison de ses origines russes. Elles furent toutes relayées par une presse hexagonale crédule et avide de sensationnel, qui continue hélas à se nourrir de fantasmes qu'elle contribue à entretenir.

Au cours des trois années passées à coordonner l'action des services, Constantin Melnik ne rencontra jamais Charles de Gaulle, en dehors de quelques poignées de main échangées dans les réunions officielles. Le général ne le convoqua à aucune réunion de travail et ne lui donna, pendant toute la durée de la guerre, aucune instruction quant à ses buts et objectifs. Dès la fin du conflit algérien, il fut brutalement écarté des affaires, sans aucune reconnaissance du chef de l'État.

Constantin Melnik entamera alors, avec succès, une nouvelle carrière dans l'édition. Il sera à l'origine de la découverte d'auteurs alors inconnus à qui il confiera des sujets à la mesure de leur talent : Gilles Perrault (*L'Orchestre rouge*), Jean-François Steiner (*Treblinka*) ou Roger Borniche. Il devient également l'ami et le conseiller éditorial du colonel Remy<sup>1</sup> et de Marie-Madeleine Fourcade<sup>2</sup>, deux figures exceptionnelles de la Résistance.

Son expérience à Matignon lui inspirera également de nombreux essais et romans. Il investira près d'un demi-siècle dans l'observation et l'étude du renseignement, ce qui lui vaut d'être mondialement reconnu comme expert en la matière.

Cette courte biographie de Constantin Melnik permet de mieux comprendre le parcours et les compétences de l'homme qui nous livre une réflexion unique sur le métier du renseignement et son rôle dans l'histoire : il en a à la fois l'expérience et les qualités. Certes, comme il le reconnaît volontiers lui-même, il n'a jamais été membre d'un service de renseignement et n'a conduit aucune opération de terrain. C'est un analyste et un « politique », qui a toujours considéré le renseignement du point de vue de l'utilisateur. Pour lui, « *Le renseignement n'est pas une fin en soi, mais un instrument de la décision politique*<sup>3</sup>. » Le renseignement ne l'intéresse que parce qu'il est un instrument du pouvoir.

### Une vision lucide du renseignement

Cet avocat convaincu du renseignement n'en est pas moins d'une grande lucidité sur la plus vieille profession du monde et ses apports à l'histoire : « *Si les services secrets sont un acteur important de l'Histoire, ils n'en sont pas le facteur unique. (...) Je ne connais d'ailleurs que de rares cas où l'action des services secrets ait joué un rôle véritablement décisif : lorsque les Alliés sont parvenus à fabriquer un double de la machine à coder de Hitler, permettant ainsi aux états-majors anglo-américains de lire à cœur ouvert dans les opérations militaires du III<sup>e</sup> Reich, ou lorsque les Soviétiques s'emparèrent des secrets de fabrication de la bombe atomique américaine, donnant ainsi la possibilité au Saint Empire de disposer de l'arme nucléaire malgré son retard technologique en la matière*<sup>4</sup>. »

Il n'a jamais cessé de plaider pour une meilleure connaissance du renseignement et de tordre le cou à la mythologie grossière et aux fantasmes des amateurs « d'espionnage ». Celle-ci peut-être particulièrement dangereuse et néfaste, comme en témoignent les propos que lui tint Allen Dulles – qui dirigea la CIA de 1953 à 1961 – au cours d'une de leurs rencontres : « *L'ennui de notre activité, (...) c'est que les hommes politiques nous prennent pour Dieu*<sup>5</sup> ».

---

1 Gilbert Renault – alias colonel Remy – fut l'un des plus extraordinaires acteurs du renseignement allié au cours de la Seconde Guerre mondiale. Dès 1940, il passe en Angleterre et rejoint les services secrets de la France libre. Il revient alors en France créer son propre réseau de renseignement, dénommé Confrérie Notre-Dame. Ce réseau fut l'un des plus importants de la zone occupée. Initialement centré sur la façade Atlantique, il finit par couvrir la France occupée et la Belgique. Il contribua, par ses efforts, au succès du débarquement de juin 1944.

2 Marie-Madeleine Fourcade devint responsable du réseau de résistance Alliance après l'arrestation de son fondateur, George Loustanau-Lacau. Elle le dirigera jusqu'à la capitulation allemande.

3 Constantin Melnik, *Un espion dans le siècle. La diagonale du double*, Plon, 1994, p. 207.

4 Constantin Melnik, *Politiquement incorrect*, Plon, 1999, p. 240.

5 C. Melnik, *Un espion dans le siècle...*, p. 291.

Constantin Melnik n'a jamais considéré que les services spéciaux pouvaient changer le monde. Ce serait leur prêter une puissance qu'ils n'ont pas. Ils ne peuvent être « *que le soutien et l'amplificateur de forces existant déjà*<sup>1</sup> ». Leur rôle se limite à aider « *l'histoire à accoucher de ce qu'elle port[e] en son sein. Ils n'[ont] pas à assouvir les rancunes et les fantasmes des hommes politiques*<sup>2</sup> ».

Car les rapports entre le pouvoir et le renseignement sont ambigus, particulièrement en France. « *Plus le service est efficace, plus il sera ressenti comme dangereux par un personnel politique en la matière ignare et pusillanime. Un brillant causeur est toujours plus rassurant qu'un homme d'action et, pour faire carrière dans ce métier-là, une conférence réussie, une conversation colorée, la servilité souriante d'un garde-à-vous, un passé ayant su soigneusement éviter toute prise de décision ont été de tout temps, les exemples pullulent, préférables à un palmarès riche de trop d'opérations clandestines réussies*<sup>3</sup>. »

### Un regard critique sur le renseignement français

Dans les pages qui suivent, le lecteur notera que jamais les services français ne servent d'exemple aux réflexions de Constantin Melnik. Le crédit qu'il leur accorde est bien mince : « *Est-il utile de s'appesantir outre mesure sur les services secrets français ? Ils sont les moins performants du monde civilisé, à la disposition d'un pays qui – mis à part ses agissements, d'ailleurs douteux, en Afrique – ne joue dans la Realpolitik du xx<sup>e</sup> siècle finissant qu'un rôle découlant de l'idée qu'il se fait ou qu'on se fait de lui*<sup>4</sup>. »

Ce ne sont pas les femmes et les hommes qui oeuvrent dans l'ombre, au profit de notre sécurité, auxquels l'auteur adresse ses critiques. C'est à la classe politique qui est responsable d'un système sous-dimensionné, n'attirant jamais les élites de la nation, en raison du peu de prestige dont jouit cette fonction pourtant essentielle, mais jamais propice à la promotion personnelle.

Ce jugement sans concession est fondé sur une amère expérience. Melnik a pu constater que le général de Gaulle ne comprenait rien aux services spéciaux modernes, dont les analyses ne pouvaient d'ailleurs qu'entrer en concurrence avec ses propres talents de visionnaire. Lorsqu'un membre des services lui présentait un exposé argumenté sur tel ou tel aspect de la situation internationale, le général lui répondait souvent : « *Vous avez peut-être raison, mais vous ne m'avez pas convaincu*<sup>5</sup> » et il agissait selon son intuition.

Pourtant, durant la guerre d'Algérie, le SDECE rendit des services importants. « *Malgré des moyens humains et financiers dérisoires et une conception désuète car trop militaire, (...) [le service] désorganisera le trafic d'armes, entamera les négociations désirées par de Gaulle, participera à la création de l'environnement international favorable à la politique du chef de l'État*<sup>6</sup>. »

Mais à l'issue du conflit algérien, de Gaulle « *se refusera à créer le grand service de renseignement politique de temps de paix que méritai[t] [la France] et que le général Grossin et*

1 Ibid, p. 364.

2 Idem.

3 Constantin Melnik, *1 000 jours à Matignon*, Grasset, 1988, p. 253.

4 C. Melnik, *Politiquement incorrect...*, p. 264, appendice n° 2.

5 C. Melnik, *Lettres à une jeune espionne...*, p. 69.

6 C. Melnik, *1 000 jours à Matignon...*, p. 252.

*moi réclamions, mollement soutenus par un Michel Debré assez néophyte en ces domaines-là<sup>1</sup> ». Constantin Melnik considère comme catastrophique la décision du général de Gaulle de rattacher les services spéciaux au ministère des Armées : « Cette manifestation de gâtisme militaire transformera ce qui aurait dû être une organisation dynamique ouverte sur la société civile en une espèce de caserne assoupie, confiée à des généraux aux digestions heureuses, voire à des mégalomanes de haut vol, et «pénétrée» jusqu'à l'inconcevable par les services secrets soviétiques<sup>2</sup>. »*

Le général n'était pas le seul à nourrir un tel désintérêt. « Pourquoi s'obstiner – dit un jour Georges Pompidou à Constantin Melnik, alors que ce dernier était venu le consulter à la banque Rothschild – à vouloir réformer ce qui est parfaitement inutile ? N'importe quel banquier en sait mille fois plus long sur les affaires du monde que votre ramassis d'adjudants-chefs, fussent-ils panachés de ratés de l'Université<sup>3</sup> ».

Voilà qui en dit long sur la considération qu'ont eu les dirigeants politiques de la V<sup>e</sup> République pour le renseignement. Dans notre pays, les hommes de pouvoir continuent « à considérer leurs services spéciaux avec la sympathie terrifiée qu'éprouvait pour son avenante création l'inventif docteur Frankenstein ».

### L'œil sur Moscou

Bien qu'il ait combattu le KGB pendant toute sa vie, Constantin Melnik se liera d'amitié, après la chute du communisme en Russie, avec les principaux chefs du renseignement extérieur de l'URSS. Grâce à ces contacts noués depuis 1991 et à sa parfaite connaissance de la langue russe, Constantin Melnik a pu accéder aux analyses des anciens des services soviétiques sur la guerre froide et à certaines de leurs archives. Il a ainsi pu mesurer l'extrême professionnalisme de nos anciens adversaires et les moyens que leur accorda le Kremlin, sans comparaison avec les dérisoires capacités françaises.

Toutefois, son bilan est paradoxal. S'il nous révèle l'excellence de l'école du renseignement russe – laquelle dépasse à ses yeux la compétence des Britanniques –, servie par des conditions politiques favorables – l'engouement mondial pour la doctrine communiste – il constate que cet impressionnant dispositif de renseignement et de contre-espionnage n'a servi à rien, car il était au service d'une idéologie aberrante.

Son analyse des pratiques du renseignement développées dans le pays de ses ancêtres reste donc lucide et tempérée. Constantin Melnik reconnaît qu'en raison de la nature même du régime communiste, les services de renseignement soviétiques étaient incapables de comprendre le monde réel dans lequel ils agissaient. Ils « servaient [d]es postulats inébranlables qu'[ils] n'avaient pas pour mission de contester mais de confirmer<sup>4</sup>. » (...) « L'agenzia démentielle du KGB ne servait à rien : elle procurait des sources de lumière à un aveugle<sup>5</sup>. »

Si, pendant la guerre froide, dans les services occidentaux, 70 % du renseignement provenait de l'analyse, « cette proportion n'était que de 25 % au KGB tant les Grands Prêtres du communisme étaient confiants dans leur dogme et ne désiraient obtenir de leurs

1 Ibid, p. 253.

2 Constantin Melnik, *La mort était leur mission*, Plon, 1996 p. 209.

3 C. Melnik, *1 000 jours à Matignon...*, p. 277.

4 C. Melnik, *Lettres à une jeune espionne...*, p. 165.

5 Idem.

“organes” que des informations croustillantes sur leur adversaire capitaliste ou les juteux secrets de sa belle technologie<sup>1</sup> ».

Cela n’a toutefois pas empêché Moscou et ses agences de dominer d’une tête les services occidentaux. N’oublions jamais que les plus grands succès du contre-espionnage américain, britannique ou français, sont l’accueil de transfuges des services du pacte de Varsovie et non des recrutements. « Je n’ai rien vécu de plus émouvant que l’*agertura* venue du Saint Empire communiste. Je dis «venue» et non «recrutée», car la plupart de nos grands agents soviétiques se sont spontanément présentés à nous<sup>2</sup>. » Les opérations offensives des services occidentaux n’ont connu que de très rares succès face au système policier soviétique. Sans le renseignement technique, qui fournit à l’OTAN 80 % des données sur l’Armée rouge, l’Occident serait resté aveugle et sourd face à l’URSS.

Loin de faire l’apologie de nos ennemis d’hier, il démontre l’effet des miroirs déformants ayant existé entre les deux camps pendant la guerre froide, faussant l’appréciation de la réalité et ayant donné naissance à la légende « *d’ogre satanique* » du KGB.

### Une contribution essentielle à la culture française du renseignement

La connaissance du renseignement qu’a Constantin Melnik est exceptionnelle, au-delà de sa seule expérience. Depuis plus de 50 ans, il n’a cessé de réfléchir, d’écrire et de confronter ses points de vue et analyses avec tous ceux qui, à l’Est comme à l’Ouest, ont participé au « grand jeu ». Ses lumières sont donc incomparables, d’autant qu’elles viennent combler un vide.

Jusqu’à une date très récente, les historiens français n’ont jamais pris en compte le renseignement comme paramètre des relations internationales, ni les services comme des acteurs significatifs de celles-ci. D’où la relégation de cette discipline au niveau de l’anecdote et l’absence de productions sérieuses. Lorsque de rares universitaires se sont interrogés sur la contribution du renseignement à l’Histoire, leur méconnaissance du métier et leur incapacité à identifier les signes caractéristiques des opérations clandestines les ont conduits à déclarer qu’il n’existait aucune source en la matière. Or, rien n’est plus inexact, comme le démontre l’ouvrage de Constantin Melnik. Une histoire du renseignement est bien possible, à condition de disposer d’une grille de lecture adéquate – afin de saisir et de mettre en lumière les manifestations du monde du secret – et d’un accès aux archives des services.

*Les espions. Réalités et fantasmes* est d’abord un remarquable livre d’histoire sur l’affrontement des services secrets au xx<sup>e</sup> siècle. Il retrace, corrige et évalue le rôle du renseignement humain au cours de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide. Les nombreuses révélations qu’apporte Constantin Melnik, grâce à l’exploitation des travaux des chercheurs américains et des archives de l’ancien KGB – documents inconnus jusqu’ici en Occident – projettent une lumière nouvelle sur de nombreux épisodes de la guerre secrète que se sont livrées les nations occidentales. Il remet en cause des « vérités » historiques considérées jusqu’alors comme certaines et rétablit les faits réels au sujet de certaines grandes affaires d’espionnage, notamment celle du célèbre « Orchestre rouge ».

1 C. Melnik, *Politiquement incorrect...*, pp. 101-102.

2 C. Melnik, *Lettres à une jeune espionne...*, p. 115.

Mais *Les espions. Réalités et fantasmes* est surtout une réflexion fondamentale sur l'essence même du renseignement. Cet ouvrage est la première tentative sérieuse d'analyser la réalité de ce qu'il appelle les « arts de la clandestinité » dans le monde contemporain. Constantin Melnik rend fidèlement compte de la réalité du métier, jusque dans la sémantique et la description précise des tâches et des fonctions des différents aspects du renseignement. C'est là une démarche tout à fait inédite.

Il nous offre également une analyse lumineuse et des réflexions personnelles d'une rare pertinence sur le rôle réel des services dans la politique internationale du xx<sup>e</sup> siècle et sur la portée de leurs opérations. Ce faisant, il met en évidence l'incompréhension constante des dirigeants politiques, d'où qu'ils viennent, pour la gestion de cet instrument de la raison d'État. « *L'importance historique de l'espionnage dépend, en effet et en dernière analyse, d'un facteur qui ne relève pas seulement de l'efficacité des services de recherche sur le monde extérieur : un rôle essentiel est dévolu à la force ou à la faiblesse des États qui bénéficient d'une manne qui ne saurait être certaine et automatique*<sup>1</sup>. »

À aucun moment Constantin Melnik ne sombre dans une admiration béate de ce monde « occulte » qui nourrit toujours, malgré lui, le fantasme. Son livre est une histoire critique du renseignement qui, par certains aspects, relativise la discipline et la replace dans un contexte d'utilité qui permet de mieux percevoir sa nécessité.

*Les espions. Réalités et fantasmes* est un ouvrage essentiel pour tous ceux qui s'intéressent au renseignement, car, comme Constantin Melnik l'a lui-même écrit, « *l'espionnage n'imprime pas de manuels et ne professe pas de cours en dehors des hauts murs qui protègent ses Centrales*<sup>2</sup> ». Sa lecture séduira les néophytes comme les professionnels, les chercheurs comme les politiques. Il offre une description sans concession des acteurs, de leurs pratiques et de leur influence sur les événements. Démystifiant de nombreuses idées reçues, il rend le renseignement plus réaliste et accessible, mais aussi plus crédible, en mettant en lumière la rigueur de ses méthodes : « *Malgré ce qu'en pensent les esprits simples ou ignorants qui le déifient – ou le critiquent – à outrance, le renseignement n'est pas une science exacte. Si néanmoins l'on dresse en parallèle la liste de ses impressionnants succès, on ne peut, quelle que soit la gravité de ses ratages et de ses ratés, qu'arriver à une conclusion plus optimiste : une erreur de calcul ne signifie en rien la fausseté des mathématiques*<sup>3</sup>. »

L'ensemble de l'œuvre littéraire de Constantin Melnik est d'une importance majeure, que soit afin d'appréhender les affrontements secrets de la guerre froide ou pour comprendre le renseignement français et ses relations avec le pouvoir politique au cours de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui l'est plus encore, car son regard embrasse un horizon plus vaste, qui touche à la philosophie même de cette discipline. Nous lui sommes infiniment reconnaissants de cette contribution majeure à la « connaissance objective » du plus vieux métier du monde.

Éric Denécé

1 Cf. chapitre 13.

2 C. Melnik, *Lettres à une jeune espionne...*, p. 49.

3 Cf. chapitre 13.

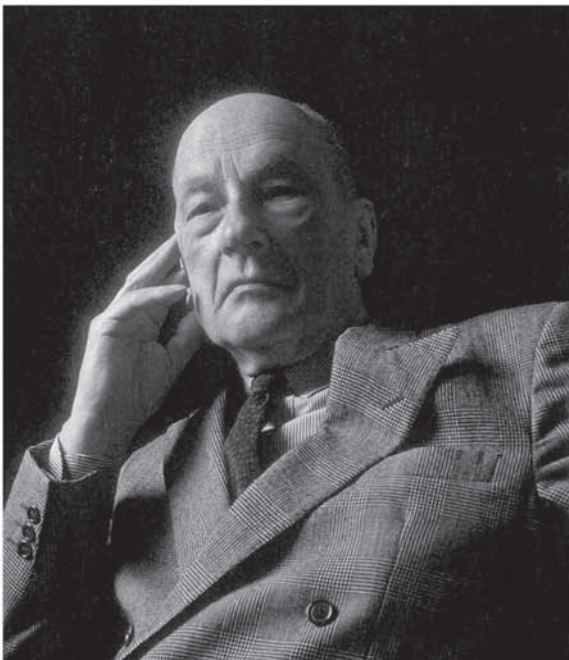
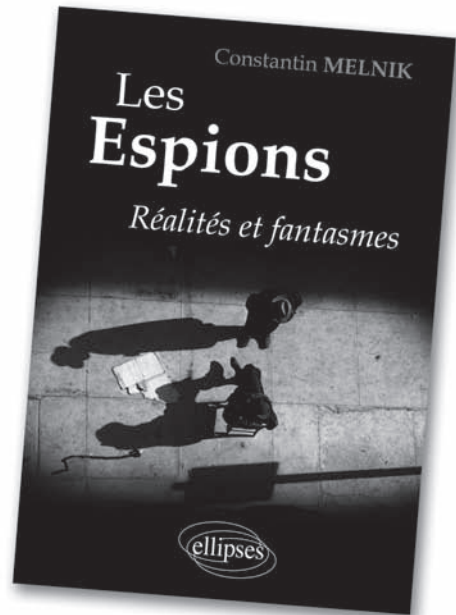


EXTRAITS

Constantin MELNIK

*Les Espions*  
*réalités et fantasmes*

en librairie  
printemps 2008



Ouvrage de 456 pages - 26 euros  
ISBN 978-2-7298-3825-6

## 1. UN HOMME SINGULIER

Conseiller stratégique du premier Premier ministre du général de Gaulle, amené à lire la production de tous les services secrets et de police et de tenter d'en assurer la coordination et le bon fonctionnement, je me retrouvai, malgré ma tendre jeunesse et mon complet anonymat, mais en raison probablement de mes origines de « Russe blanc », au cœur d'une petite tempête médiatique et politique. Un plumitif de droite connu pourtant pour ses sympathies à l'égard du Saint Empire communiste affirmait dans sa « lettre confidentielle » que j'étais un dangereux activiste alors que le politicien de gauche – de Gaulle disait : « politichien » –, Charles Hernu, dont personne ne savait qu'il était en contact avec les représentants à Paris des services secrets de l'Est, se précipitait chez le préfet de police pour lui signaler le péril que je faisais courir à la République à la tête d'une organisation secrète d'extrême-droite appelée les « Templiers ». Pendant qu'une feuille satirique se déchaînait contre moi, – « le Serbo-Croate de service » –, un journaliste « bien informé », on ne disait pas encore « d'investigation », brossait ma biographie dans un hebdomadaire moralisateur de la gauche « caviar » : je serais né en Russie, serais arrivé en Europe occidentale dans les fourgons de l'armée hitlérienne en retraite et aurais fait de l'anticommunisme actif aux États-Unis dans les bureaux du sinistre sénateur McCarthy.

Telle est la désinformation soviétique qui, à la différence de la déception anglo-saxonne, fonctionnait en temps de paix.

Sur le plan technique, la désinformation russe s'appuyait pourtant, telle la déception anglo-saxonne, sur des faits certes faux mais aussi vraisemblables que possible. Mes origines russes, soulignées par « un nom slave et un prénom impérial » comme l'écrivait *Le Monde* – « Changez de nom » m'avait fort justement conseillé mon premier mentor dans la vie politique française, le remarquable ministre de l'Intérieur radical-socialiste de la IV<sup>e</sup> République, Charles Brune – pouvaient prêter à toutes les confusions et interprétations pour qui ne connaissait pas ma naissance à Grenoble, mes études à Nice durant l'Occupation ou à Sciences-Po Paris après la Libération. Quant aux mystérieux « Templiers » dont j'aurais été le chef nocif et omnipuissant – je n'ai jamais fait partie d'aucune organisation secrète ni même d'aucun parti politique –, le Centre de Moscou ne pouvait ignorer la maison que j'habitais dans une lointaine campagne – mes faibles ressources ne me permettaient pas de m'offrir un appartement à Paris – car j'étais abonné à toute la presse soviétique dans le cadre de mon travail d'analyste du Saint Empire communiste non pour l'ignoble sénateur McCarthy mais pour l'apolitique et libérale Rand Corporation américaine. Or la consultation du premier guide touristique venu – les services secrets ne négligent pas la documentation ouverte – ne pouvait que faire apparaître que mon ravissant village avait été au Moyen Âge un haut lieu du Temple avant sa destruction par la royauté...

## 2. À QUOI DONC SERT L'ESPIONNAGE ?

L'espionnage est tel une mine d'or et il faut brasser beaucoup de sable pour en extraire une pépite qu'il ne faut pas, pour autant, confondre, comme le font hélas les auteurs fascinés par le seul mot « espionnage », avec les tonnes de vulgaire calcaire laissées au bord de la rivière.

Bien pratiqué et placé entre de bonnes mains, l'espionnage est une arme de paix.

Le plus gigantesque choc de blindés de la Seconde Guerre mondiale aurait dû, en tout état de cause, tourner à l'avantage de l'Union soviétique devenue, après deux ans de guerre et massivement aidée par la titanesque industrie américaine, indubitablement plus puissante que l'Allemagne et servie, face à une Wehrmacht ébranlée par deux échecs successifs devant Moscou et à Stalingrad, par l'héroïsme d'un peuple russe défendant son sol natal. Mais les messages allemands décryptés par les Anglais et, transmis aux Russes par un John Cairncross moins connu que Kim Philby, ont permis de détruire les concentrations aériennes, d'artillerie et de blindés nazis à Koursk quelques minutes seulement avant qu'elles ne passent à l'offensive et puis de suivre, presque en temps réel, les manœuvres des Panzers hitlériens.

L'importance historique de l'espionnage dépend, en effet et en dernière analyse, d'un facteur qui ne relève pas seulement de l'efficacité des services de recherche sur le monde extérieur : un rôle essentiel est dévolu à la force ou à la faiblesse des États qui bénéficient d'une manne qui ne saurait être certaine et automatique.

D'une part malgré ce que prétendent les auteurs à sensation magnifiant le rôle de « l'espion qui a gagné la guerre à lui tout seul », une information isolée d'une unique « source humaine » peut difficilement amener seule un pouvoir à orienter – voire changer – sa politique si elle n'est pas « recoupée » par un nombre de renseignements ou d'analyses allant dans sa direction. L'information de Richard Zorгуé, affirmant que le Japon n'avait pas l'intention d'attaquer l'URSS, littéralement vitale pour la défense de Moscou menacée en décembre 1941 par la percée des blindés nazis et pour toute la conduite des opérations militaires sur le front de l'Est, les messages allemands d'Enigma décryptés par les Anglais et transmis aux Russes par Cairncross concernant la préparation d'une offensive blindée nazie en 1943 dans la région de Koursk ont dû être ainsi soutenus par les renseignements – reconnaissances aériennes, interceptions radio, interrogatoires de prisonniers, etc. – collectés « sur zone », comme on dit de nos jours, par les services de renseignement militaires soviétiques et établissant soit l'état des forces japonaises accumulées sur la frontière russe d'Extrême-Orient soit le dispositif hitlérien à Koursk.

« L'ennui de ce métier, constatait l'avons-nous vu Allen Dulles, c'est que les gens vous prennent pour Dieu. ». Il n'est pas possible non plus de collecter des renseigne-

ments valables et « solides » sur la totalité des problèmes qui bouleversent le monde et d'innombrables rdéesse immaculée de « l'Intelligence ».

Malgré ce qu'en pensent les esprits simples ou ignorants qui le défient – ou le critiquent – à outrance, le Renseignement n'est pas une science exacte. Si néanmoins l'on dresse en parallèle la liste de ses impressionnants succès, on ne peut, quelle que soit la gravité de ces ratages et de ces ratés, qu'arriver à une conclusion plus optimiste : une erreur de calcul ne signifie en rien la fausseté des mathématiques.

Hélas. Même si l'on parvient à recueillir des perles procurant la connaissance parfaite d'une question donnée, l'exploitation de ces trésors peut, d'autre part, venir se briser contre le mur des préjugés politiques, intellectuels et émotionnels qui sous-tendent et soudent une société.

### 3. LA LUTTE CONTRE LE TERRORISME

L'imbécile le moins bien renseigné sait aujourd'hui ce que veulent Al-Qaïda ou ses ramifications spontanées : s'attaquer, en causant le maximum de pertes humaines possibles, aux valeurs et à la stabilité psychologique de l'Occident. Peaufiner cette pulsion de haine et cette volonté de destruction ne procurera aucun indice nouveau et probant.

Ne nous berçons donc pas d'illusions. Le fanatisme religieux est une muraille contre laquelle se heurte le meilleur savoir-faire des meilleurs services de recherche extérieure du monde et aucun sublime Breitenbach ne viendra nous renseigner sur les véritables intentions meurtrières d'un Ben Laden ou d'un groupuscule mettant un point d'honneur à suivre son « glorieux » exemple. Et il faudra – probablement - attendre des décennies avant que n'apparaisse le phénomène des « repentis » qui, tels Penkovsky, Poliakov ou Golytzine, rejettent la cause qu'ils ont servie.

## 4. LE MIRAGE DE L'INTELLIGENCE ÉCONOMIQUE

Tarte à la crème de certains milieux français à prétention intellectuelle gravitant autour du monde du Renseignement et celui des affaires.

Curieuse France ! Alors que le renseignement d'État est dévalorisé par des termes péjoratifs – « espion », « barbouze » etc. nous les avons épinglés à satiété –, le renseignement et la sécurité au profit des entreprises sont – c'est la mode du moment – drapés dans la noblesse de « l'intelligence économique » et noyés dans un pathos charabesque par des zéloteurs ne connaissant d'habitude ni le renseignement ni l'économie – de marché tout au moins – mais qui en dissertent savamment comme d'un processus miraculeux résolvant tous les problèmes par sa seule invocation.

Dans ces conditions, « l'intelligence économique » à la française, si populaire de nos jours, me laisse plutôt l'impression – assez plaisante, soit dit en passant – d'un autobus bariolé d'inscriptions multicolores et absconses mais roulant sans pneus. Le problème c'est qu'il n'existe pas en France ni de puissants et efficaces organismes de renseignement d'État, dont ce ne serait d'ailleurs pas la vocation que de prendre en charge des entreprises privées bien que le capitalisme d'État reste une constante française malgré la libération et la globalisation ambiantes, ni de véritable culture du renseignement qui imbiberait, comme en Amérique, les chefs d'entreprise, ni le dense tissu américain d'organisations privées de « recherche » et de « connaissance » économiques qui caractérisent les États-Unis actuels et dont les Kroll Associates ont été pendant longtemps le symbole le plus connu.

— Je pars chez Kroll. Je vais y effectuer un travail plus intéressant et y doubler ou quadrupler mon salaire.

L'exclamation était fréquente à la fin du siècle chez les rares amis que j'avais gardés au sein de la CIA ou de la Rand Corporation américaine avant que la chute du communisme ne me permette plutôt d'essayer de comprendre le fonctionnement réel d'un KGB que nous avons eu trop tendance à trop diaboliser – c'est la règle du genre – durant les rudes années de la guerre froide.

Jules Kroll ! Charismatique, attiré par la publicité comme une mouche par le miel, ce grand et massif « Américain tranquille » au prénom impérial d'un dignitaire rubicond de la III<sup>e</sup> République et aux larges bretelles tellement rutilantes qu'elles en apparaissent phosphorescentes, symbolise, en effet, l'explosion du renseignement économique privé dans les dynamiques États-Unis lors des années Reagan de l'argent facile puis des espoirs et illusions de la « nouvelle économie ». Mais, comme toujours en matière d'espionnage, il est difficile de distinguer la mythologie de la réalité d'autant plus que, dans mon cas si je crois saisir d'instinct le service de l'État, compris comme le meilleur moyen de se placer à la disposition de l'intérêt général, je suis moins à l'aise dans le monde de l'argent avec lequel, miséreux émigré russe élevé dans un culte pas-

séiste « Pour la Foi, le Tsar et la Patrie », j'entretiens des rapports aussi ambigus que maladroits.

Il n'en va pas ainsi de Jules Kroll qui, jeune procureur idéaliste de l'entourage du président Kennedy, balayé aux élections par la vague nixonienne, découvre qu'il est plus intéressant de mettre ses talents d'enquêteur rigoureux et inventif au service d'un univers des affaires avide d'informations mais mal renseigné que de faire tourner tant bien que mal la petite entreprise familiale dont il a hérité.

Alors que dans la France prétendument républicaine et démocratique, le détective privé est un personnage douteux qui ne s'occupe que de sordides adultères d'une bourgeoisie qui monte des affaires entre elle, au sein d'un milieu qu'elle croit connaître, le *private eye* joue un rôle plus noble et plus étendu aux États-Unis où le célèbre Pinkerton a démontré, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il était indispensable aux grandes compagnies lancées dans la jungle du « business » – la conquête de l'Ouest ! – où les services d'État ne déploient ni la puissance ni les traditions de la vieille et policière Europe.

Au moment de la marée des fusions et acquisitions ou des OPA plus ou moins sauvages marquant la restructuration d'un capitalisme américain qui, plus tard, va étendre son expansion au monde tout entier, Jules Kroll prospère, recrute d'autres procureurs et des avocats de renom, des directeurs et des experts financiers, des membres des services secrets ou des chefs de police afin de procurer à de plus en plus nombreux dirigeants d'entreprise la connaissance économique dont ils ont, de jour en jour, un besoin croissant. Quelle est la réalité concrète qui se cache derrière les bilans flatteurs de juteux actifs d'une société à vendre ou qui désire fusionner ? Que représente véritablement un « raider » qui se lance dans une OPA « hostile » ? Quels sont le passé et le poids d'un homme d'affaires qui se présente comme un partenaire idéal, paré de toutes les vertus ? Mobilisant banques de données – c'est également l'époque de l'explosion de la « Toile » –, fouillant toutes les archives publiques ou privées aux quatre coins du globe, faisant du porte-à-porte dans de minutieuses enquêtes de voisinage, Jules Kroll se bâtit la réputation d'un « chevalier blanc » qui introduit la transparence – et, plus tard, la sécurité – dans un monde de plus en plus mouvant et dangereux. Son quartier général à New York acquiert bientôt, avec trois cents investigateurs hautement qualifiés, la taille d'une « Centrale » d'un service secret d'un petit État, alors que des bureaux s'ouvrent partout sur une planète où les entreprises américaines entament leur expansion. Globalisation et mondialisation aidant, les Kroll Associates vont bientôt, en sens inverse, fournir des informations aux entreprises étrangères, désireuses d'investir en toute sécurité dans des États-Unis qu'elles connaissent mal.

Jules Kroll sera victime de son succès. Profitant de l'appel créé par les réussites et l'expansion du renseignement économique privé aux États-Unis, d'autres firmes américaines apparaîtront sur un marché « porteur » et lui feront une concurrence acharnée. Des regroupements se produiront et ce qui fut une aventure personnelle et flamboyante – qui m'a inspiré une fort brève bouffée amoureuse – se transformera aux États-Unis en un service commercial aussi banal – mais essentiel – que l'assurance, dont il deviendra d'ailleurs souvent le naturel adjuvant.

## 5. LES SUCCÈS DU RENSEIGNEMENT MILITAIRE SOVIÉTIQUE

La Direction générale du Renseignement de l'Armée rouge, la célèbre GRU, *Glavnoe Razvedatelnoe Upravlenie*, est plus opaque et moins portée sur la publicité que son homologue civil et politique du KGB.

Il montera des opérations stratégico-politiques d'une efficacité et d'une finesse proprement inouïes : l'immense Richard Zorgué dépendra de lui et de son légendaire chef de la période révolutionnaire, Ian Berzine, et c'est sa *rezidentura* « illégale » à Paris qui s'occupera de « l'aide aux républicains espagnols » et, obtenant des « informations et documents précieux de nature militaire et militairo-technique », recrutera les grands agents de la France du Front populaire dont nous avons déploré que le rôle reste encore peu connu de nos jours.

Sauvagement épuré lors de la Grande Terreur, probablement en raison de ses pulsions révolutionnaires et de la peur qu'inspiraient ses généraux à Staline, le GRU retrouvera, après cette purge sanglante, des missions plus strictement militaires. Après ses remarquables performances durant la « Grande Guerre patriotique », il rassemble alors une partie des renseignements russes du *Tech-Int* – notamment en matière d'observation par voie aérienne – tout en restant, bien que moins célèbre et plus discret que le KGB, particulièrement efficace dans le recrutement d'agents occidentaux au sein – en attendant son intervention en Afghanistan et en Tchétchénie – du secteur délicat des industries d'armement et de haute technologie.

La discipline militaire a-t-elle ses limites sans parvenir à remplacer la formation idéologique civile ? Toujours est-il que le GRU abritera dans ses rangs durant la guerre froide les plus importants grands agents de la CIA, qu'il s'agisse du colonel Penkovsky du temps de la crise des fusées de Cuba ou du général-major Dmitri Poliakov. Il n'en reste pas moins, en dépit de ces pénibles affaires pour lui, que le GRU se situe, par la qualité intellectuelle et technique de son travail de recherche et d'analyse, à mille lieues des réserves que m'inspire son homologue américain de la *Defence Intelligence Agency*, la combien orgueilleuse DIA du puissant ministère de la Défense. Primauté des Russes sur les Américains en ce qui concerne le Renseignement « humain »...

## 6. PROVOCATION

Fin 1945. Un capitaine russe en permission flâne dans le secteur américain de Berlin. Malgré la destruction de la ville, il semble admiratif devant ce qui reste de ses monuments et magasins. Un officier américain aborde le Russe. Une conversation s'engage, qui se poursuit dans un bar accueillant avant que l'Américain ne propose de la prolonger dans un endroit plus discret : une maison isolée où fourmillent les uniformes décontractés de l'US Army.

— Vous êtes un homme libre et de qualité qui parle un anglais parfait, proclame un gros major blond en tirant des ronds voluptueux de son gros cigare. Vous devriez passer à l'Ouest.

Le capitaine russe hésite, demande des précisions.

— NKVD ! beugle soudain le major américain. Tu n'es qu'un traître à la patrie soviétique et tu seras jugé comme tel.

... Trente ans plus tard, mais cette fois à Washington, un ingénieur américain d'origine russe est fréquemment invité aux réceptions de l'ambassade de l'URSS. Tout paraît bénin et inoffensif jusqu'au jour où il est accosté dans une rue déserte par un Russe qui lui dit, diplomate soviétique, l'avoir entrevu à un cocktail de l'ambassade. Des relations se nouent, qui aboutissent, au sein d'un restaurant douillet, à une proposition de collaboration avec les services secrets de la Sainte Russie. Séduit par la chaleureuse ambiance slave qui s'était créée autour de ces retrouvailles avec la patrie perdue, l'émigré russe accepte.

— FBI ! rugit « l'officier du KGB » dont l'infortuné ingénieur avouera qu'il lui était apparu plus authentiquement russe que tous les diplomates soviétiques qu'il avait côtoyés à l'ambassade du Saint Empire. Vous êtes en état d'arrestation.

... La provocation est une arme propre à certains services de contre-espionnage offensif – la loi française interdit cette pratique – et elle constituait une crainte permanente pour toutes les *rezidenturas* légales du « grand jeu ». Les *operators* du « monde libre » – ou les *opers* russes – vivaient ainsi dans la continuelle peur que les potentiels agents soviétiques – ou anglo-américains – qui les sollicitaient n'étaient que des « appâts » destinés à dévoiler leur dispositif de recrutement, à « exposer » – voire à faire expulser – ceux qui pratiquaient « l'espionnage » en provoquant un scandale diplomatique analogue à celui qui, durant les chaudes années cinquante, naquit d'une bataille rangée dans un bar de Vienne entre de prétendus diplomates américains et les Soviétiques qui entouraient discrètement l'« objectif » russe qui, à grand tort, paraissait mûr pour la CIA.



## 7. LA VÉRITABLE HISTOIRE DE L'ORCHESTRE ROUGE

Tout débute, durant l'atroce occupation de l'Europe, par la lourde mythologie germanique, rendue encore plus insoutenable par la crapulerie nazie. S'étant emparée, avec une dérisoire facilité grâce aux techniques de repérage d'une goniométrie qu'elle maîtrise mieux que le renseignement « humain », la flicaille nazie ne peut avouer à son Führer bien-aimé la sidérante découverte que le décryptage des messages russes vient de lui permettre de faire : il existe, au sein de l'élite intellectuel et politique du pur et aryen III<sup>e</sup> Reich un noyau de résistance au triomphant national-socialisme. Soucieux de se mettre en valeur – les nervis nazis ont déjà attribué, avec l'inévitable romantisme allemand, le nom lyrique d'Orchestre rouge aux émetteurs qu'ils ont repérés – les sbires de la Gestapo préfèrent, on les comprend, insister sur l'efficacité littéralement phénoménale des « espions soviétiques » qu'ils sont parvenus à démasquer et qui, seuls, souilleraient le lumineux Reich promis à un destin millénaire. « La causalité diabolique », aurait dit le grand historien de l'antisémitisme, mon ami Léon Poliakov, disciple lui aussi de Raymond Aron.

Un concours de circonstances vient étayer cette reconfortante thèse policière. Pour le « Centre » de Moscou, le nom de code de Trepper au cours de cette mission est effectivement, alors qu'il est d'habitude appelé « Otto », « Grand Chef », mais les nazis négligent le fait que « *Bolchoï Chef* » n'a en russe qu'une faible connotation hiérarchique – pour rendre le sens de commandement suprême que lui donnent abusivement les Allemands, il aurait fallu dire : *Glavnyi Natchalnik* – et vise surtout à le distinguer d'un second « illégal » du GRU installé à Bruxelles et, lui, nommé « Petit Chef ». Les deux hommes auraient pu ainsi s'appeler « Grande » et « Petite Tomate » mais, pour la Gestapo, avoir arrêté à Paris le Grand Chef bolchevique en Europe occidentale occupée, l'avoir amené, en échange de la vie sauve, à collaborer avec elle dans un « jeu-radio » avec Moscou constitue un titre de gloire qui ne peut que le valoriser auprès du moustachu et hystérique Adolf Hitler.

Au lourd romantisme allemand des années de guerre s'ajoute alors, dans les années soixante, l'éternelle légèreté française. Prenant pour argent comptant les rapports de la Gestapo que je lui avais communiqués afin de lui permettre d'épanouir son unique talent à partir d'un sujet digne de lui, le jeune et brillant écrivain Gilles Perrault ne se trouve pas en mesure, durant cette époque encore exacerbée de « guerre froide », d'aller enquêter à Moscou et de demander au KGB de lui ouvrir ses archives, mais tombe sous le charme – indubitable – de Trepper qu'il a l'immense mérite d'avoir retrouvé en Pologne alors que tous les services secrets occidentaux en avait perdu la trace. Grâce don de conteur d'un des auteurs les plus intéressants de sa génération, le mythe du « Grand Chef » du flamboyant Orchestre rouge, égal sinon supérieur à Richard Sorge, s'installe, porté par un best-seller remarquable au plan littéraire même s'il est discutable

du point de vue historique et intellectuel. Il n'y a rien de plus émouvant qu'un puceau qui parle de l'amour.

Si le rôle véritable des services secrets russes dans la genèse et le développement de l'Orchestre rouge berlinois est ainsi négligé alors que, dans une moindre mesure, l'héroïsme sans pareil de la résistance allemande de gauche à Hitler se trouve minimisé, que reste-t-il aujourd'hui de la réalité derrière le mythe du « Super-Espion » forgé par la racaille nazie et repris, dans une association maléfique bien qu'involontaire, par le généreux Gilles Perrault ? Déjà accusé par la DST française, qui après-guerre avait interrogé les policiers allemands ayant démantelé le réseau parisien, d'avoir livré à la Gestapo le *rezident* « illégal » en Europe occidentale des services de renseignement de l'Armée rouge, le grand mais toujours mystérieux « Harry » Robinson, Léopold Trepper, qui est parvenu à s'évader des griffes nazies et à avertir son « Centre » du dangereux « jeu-radio » initié par la racaille brune, continue à être entouré à Moscou d'une certaine aura en raison de son passé d'ancien du Komintern et d'« illégal » en France durant les glorieuses années trente. Pour autant, il ne suscite aucun enthousiasme chez les membres des services civils russes qui ont trié les archives du KGB afin de guider les historiens ou organiser le musée – où Trepper ne figure même pas – consacré au sein de la Loubianka aux services de renseignement du Saint Empire communiste.

Chargé à Paris non de la collecte – difficile à partir de la capitale française occupée – de secrets sur l'Allemagne nazie mais de la liaison avec le parti communiste français et de la suppression de la station radio clandestine installée à Bruxelles, Trepper aurait été, selon ces témoignages et appréciations, une couleuvre politique particulièrement douée – ce qu'il confirmera, plus tard, profitant de la statue que lui érigea Perrault, pour troquer pour Israël la morne, médiocre et antisémite Pologne communiste. Ayant échappé, grâce à sa prudence et à son extraordinaire habileté, aux purges de la Grande Terreur qui avaient décimé la quasi-totalité des membres du Komintern ou des grands « illégaux » des années trente, le « Grand Chef » n'aurait transmis à Moscou aucun renseignement d'importance. Homme d'affaires charmeur et avisé, il se serait contenté de faire vivre aux frais du « Centre » soviétique la petite communauté de ses amis et relations qui, d'ailleurs, paieront du prix fort, lorsque la Gestapo s'abattra sur eux, ce curieux mais juteux copinage.

En dépit de sa flamboyance, l'espionnage n'est pas différent des autres activités humaines : les médiocres et les intrigants, voire les escrocs, existent dans toute profession et il est d'autant plus plaisant – ou navrant – de voir certains d'entre eux se transformer en mythes mirobolants.

Pourquoi l'esprit humain préfère le fantasme à la réalité ? Il a fallu près de deux siècles pour qu'on commence, fort timidement d'ailleurs, à « penser » la Révolution française.

## 8. À PROPOS DE JEAN MOULIN

Des documents saisis par la Gestapo – et récupérés après la guerre par les services anglais – chez « Harry » Robinson indiquent qu'une personnalité présentant des caractéristiques proches de celles du jeune Jean Moulin, appartenant au même cabinet du ministère de l'Air et à la même mouvance radicale-socialiste de gauche aurait, à un niveau il est vrai subalterne, suivi la même voie durant la croisade antifasciste et la guerre civile espagnole. Si ce qui n'est encore qu'une « hypothèse de travail » de certains vieux routiers, devenus marginaux, du contre-espionnage français se trouvait, ce n'est pas pour demain, confirmée par les archives russes, un tel engagement avant la lumineuse rencontre avec le général de Gaulle – qui n'implique en rien une collaboration *ad aeternam* avec les services soviétiques – ne nuirait en rien – bien au contraire – à l'honneur et à la gloire du héros de la Résistance politique française.

Pourquoi donc ces cris d'orfraie ou ces querelles de chiffonniers où des respectables historiens ou des descendants indignés viennent la rage au ventre, proclamer que leur idole ou parent ne pouvait, personnalité digne de tous les éloges et au-dessus de tout soupçon, avoir été un « espion soviétique » alors que de tels choix étaient parfaitement compréhensibles dans le climat de l'époque, même si je considère, pour ma part, que la coopération avec des services secrets étrangers est inacceptable quelles que soient les circonstances ?

Le caractère péjoratif, voire franchement insultant, accroché au mot maudit d'« espion », la survivance du mythe du « bolchevik au couteau entre les dents », la continuation consécutive, même après la fin de la guerre froide, de la condamnation globale, ignare et haineuse, de l'« espionnage soviétique », la volonté de l'actuelle « pensée unique » de bâtir une France immaculée, parée de toutes les vertus empêchent – et c'est dommage pour l'Histoire et le nécessaire débat démocratique – de reconnaître la noblesse du « grand jeu » et le caractère légitime de certains engagements qui apparaissent plus proches de la haute politique que de « l'espionnage ».

## CHANCE

Lorsque le Saint Empire communiste apprend dès 1943 par l'un de ses « grands agents » britanniques que ses alliés anglo-saxons s'apprêtent à fabriquer une arme de destruction massive sans précédent, une chance également sans pareil s'offre à ses services secrets : au moins trois savants atomistes travaillant sur le projet américain Manhattan se mettent à la disposition de l'Union soviétique afin de lui dévoiler les secrets de la nouvelle bombe. Sans chance, il n'y a pas de réussite marquante dans le domaine mystérieux et fluctuant de l'espionnage mais encore faut-il relativiser ce don céleste. Si les *rezidents* communistes de New York n'avaient pas déployé un savoir-faire hors du commun, la Russie aurait dû attendre encore de longues années pour devenir une super-puissance malgré la force et le volume de ses armées conventionnelles. En revanche, lorsque la chance frappera, dans les années quatre-vingt, à la porte du contre-espionnage français quand Farewell viendra lui offrir tous les secrets de l'espionnage « scientifico-technologique » de son KGB, la petite DST ne saura la saisir que durant une brève année. « Aide-toi, le ciel t'aidera » devrait, l'avons-nous dit, être inscrit en lettres d'or sur tous les frontons des services d'« intelligence ».

Mais qui dit « chance » ne dit pas « hasard » : les savants atomistes n'apportent pas sur un plateau d'argent leurs trésors aux Russes par simple accident mais parce que le Saint Empire vient, à la tête de la croisade anti-fasciste, de remporter des batailles décisives sur le monstre nazi et incarne, pour beaucoup, tous les espoirs de l'humanité.

Et quand, quelques décennies plus tard, le fleuve tumultueux de la « trahison » aura changé de cours et que ce seront les services américains qui verront venir à eux des Penkovsky ou des Poliakov — des Farewell pour les Français — désireux de leur communiquer le moindre détail sur la politique et le potentiel militaire de l'Union soviétique, c'est que le Saint Empire aura entamé sa décomposition.

L'espionnage, répétons-le, est fils de l'Histoire ou, du moins, du sens que lui attribuent certains des protagonistes du « grand jeu ».

## CHANTAGE

L'espionnage fait peur à la société et à la mythologie secrétée par l'ignorance de la réalité s'ajoutent donc souvent des interprétations simplistes qui s'acharnent à accentuer la noirceur de l'adversaire tout en expliquant d'une manière rassurante les motivations de ceux sur lesquels il exerce sa « manipulation ». Si un haut personnage a « trahi » ce n'est pas volontairement ou par conviction mais parce qu'il était, le pauvre, soumis à cette forme de pression ignoble que constitue le chantage. L'« espion » imaginaire ne dispose pas seulement, tel James Bond, de l'horrible *licence to kill* mais se trouve paré, comme dans le beau *Dossier 51* de l'imaginaire Gilles Perrault, de tous les attributs les plus inquiétants du maître-chanteur parfait.

Si le viol de la société se trouve ainsi identifié, éclairé et dénoncé, rien n'est pourtant moins exact. Les coopérations pullulent sur la base de l'idéologie, de l'appât du gain ou de la volonté de puissance, mais je ne connais pas d'exemple significatif où un service de renseignement extérieur et ses *rezidentura* à l'étranger aient effectué des recrutements

## ANNEXES

d'agents sur la base du chantage. Difficile voire impossible à mettre en œuvre en dehors du territoire national, ce procédé si cher au contre-espionnage « offensif » des pays totalitaires semble, en temps de paix tout au moins — lorsque commence à couler le sang, le chantage exercé sur les résistants capturés prend la forme absolument terrifiante d'un choix entre la collaboration ou la mort<sup>1</sup> — n'avoir jamais accouché d'un « grand agent » de l'importance des Cinq de Cambridge ou de Georges Pâques.

**CHIFFREMENT**

Le chiffrement de ses messages grâce à un code ou à un chiffre est essentiel pour un État afin de préserver le secret de ses communications diplomatiques. L'hermétisme est encore plus vital pour les services secrets — et leurs représentants « légaux » et « illégaux » à l'étranger — dans la mesure où leurs transmissions comportent des noms ou des détails d'opérations considérées comme criminelles par les États sur le territoire desquels ces hommes agissent ou ces actions se déroulent. Une précaution supplémentaire consiste donc à truffier les messages chiffrés de noms de code dissimulant, dès que possible, les noms de famille, de pays, de villes ou d'organisations. Exemple (très simplifié) : « A Pierre. Vérifiez si Lucy dans son travail de consulting pour Démon à Péloponnèse connaît les projets de Tahiti concernant le problème de Pepsi. Paul ». En clair : « A Ivan Ivanovitch Ivanov (*rezident* du KGB à Washington). Vérifiez si Smith dans son travail de consulting pour la CIA à New York connaît les plans des États-Unis concernant le problème de Berlin. Piotr Petrovitch Petrov (directeur de la Première Direction générale du KGB). »

À cette mission défensive, qui consiste à empêcher l'adversaire de percer vos secrets les mieux gardés, s'ajoute, pour les services secrets, la mission offensive cruciale qui s'attache à « casser » les codes et les chiffres de l'ennemi.

**COMPÉTENCE**

L'espionnage est la terre bénie des paradoxes et des dualités. Simple pour les uns, une opération constitue un « coup tordu » pour les autres, un « traître » condamnable dans un camp est un héros pour ceux avec qui il a accepté de collaborer. Il peut arriver que l'indifférence et l'ignorance du pouvoir politique et de l'opinion aboutissent à une situation particulièrement curieuse : ne connaissant ni l'utilité ni le mode de fonctionnement des services secrets, certains États en arrivent à entretenir en leur sein des organisations puissantes mais dont ils ne sont pas en mesure — souvenons-nous de l'Abwehr nazie — d'apprécier la profonde inefficacité.

Toute autre était la situation dans le Saint Empire communiste — ou aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Israël — où le Renseignement était — je parle volontairement au passé en ce qui concerne l'Amérique — une partie intégrante et reconnue comme essentielle de la politique de l'État et du Parti.

---

1. Cette insupportable déviation est analysée ci-dessous dans l'entrée « Manipulation 2. Les horreurs de la guerre ».

L'exemple communiste met en valeur les composantes de la compétence des services de renseignement. « Le professionnalisme », dit-on en leur sein et « c'est un vrai professionnel » constitue le plus beau des compliments.

En premier lieu, la sélection des *opers* se faisait en Union soviétique — ou en Europe de l'Est : voyez Markus Wolf — non dans des milieux militaires ou marginaux — « Les services français que vous chérissez tant, me disait un jour le regretté Georges Pompidou, ne sont qu'un ramassis d'adjudants-chef alcooliques ou d'intellectuels ratés » — mais en plein cœur des couches les plus prometteuses de la société. La « nouvelle civilisation » soviétique étant ce qu'elle était, aucune carrière véritablement intéressante ne se révélait possible dans la politique, dans les affaires, le barreau ou le journalisme. Seuls les services secrets ouvraient une voix royale vers une vie passionnante et, ô nouveau paradoxe, relativement libre.

Or, une fois les meilleurs triés sur le volet, une formation rigoureuse leur était prodiguée dans des écoles spécialisées leur apprenant non seulement toutes les ficelles de la *konspiratzia* mais également les langues étrangères et les subtilités des relations internationales, humaines et diplomatiques.

Affectés à l'étranger, les vrais-faux diplomates « légaux » ou les anonymes de l'illégalité pouvaient compter sur toute l'expérience des anciens du « Centre ». Une opération n'était pas laissée à la seule appréciation des hommes sur le terrain mais était analysée et dirigée à partir du Centre par une pléiade de « professionnels » expérimentés. Une marée de documents écrits — comptes-rendus de « rencontres conspiratives », étude psychologique des agents potentiels, propositions, autorisations et « conversations de recrutement », projets et compte-rendus de liaison clandestine, etc. — permettait de suivre dans le moindre détail chaque mouvement en territoire adverse ou ennemi, sur ce « front invisible » cher aux Russes.

La richesse des archives ainsi accumulées rendait possible, enfin, d'étudier et de faire apprécier sans cesse — souvent par des retraités du service et des historiens spécialisés — les affaires du passé afin d'identifier les erreurs commises ou d'établir les causes les plus profondes des succès obtenus.

On est loin de l'officier d'état-major français parachuté dans des services secrets qu'il ne connaît pas et qui, une fois parti à la retraite sans les avoir compris, exhibe sa belle stature de « James Bond » dans les dîners mondains en ayant comme seule activité — c'est mieux que de se livrer à de la « barbouzerie » — d'aller pêcher à la ligne. Pour paraphraser François Mitterrand quand il parlait de sa politique adorée : « Le Renseignement est un métier ».

## CONTACT

Le représentant à l'étranger d'un service secret, qu'il s'agisse d'un vrai-faux diplomate « légal » ou d'un anonyme « illégal » mène la vie privée de Monsieur Tout-le-Monde et n'investit pas la totalité de son temps à s'occuper de ses agents. Un *oper* affecté à une ambassade fréquente donc les réceptions officielles, lance des invitations à dîner d'autant

## ANNEXES

plus facilement qu'en dehors de la nécessité de défendre sa « couverture », il accroît ainsi l'étendue de son terrain de chasse.

Un fait essentiel doit être ici souligné : ce n'est pas parce qu'il est considéré comme un criminel par l'État où il travaille que toute l'activité de l'*oper* est criminelle pour autant. Tant qu'il n'a pas, dévoilant sa qualité de membre d'un service secret, fait une proposition précise de coopération avec sa ténébreuse organisation, l'*oper* reste dans la légalité et son interlocuteur — ou interlocutrice — n'est pas un « espion » — un « agent », dirons-nous plus correctement — mais garde la place d'un simple « contact » voire d'une « relation confidentielle », même si le doute ou le soupçon — qui ne sont pas des crimes — sur la nature réelle de son nouvel « ami » ou relation peuvent venir l'effleurer.

**CONTACT CLANDESTIN**

Je préfère la formulation russe, simple et imagée, de « rencontre conspirative » au jargon pseudo-militaire français : « organiser et mener une rencontre conspirative » correspond mieux à la réalité que le sec et faussement technique « établir le contact ».

**COOPÉRATION**

Quitte à décevoir le profane, notons que la coopération entre services secrets est courante et de plus en plus essentielle.

« Les États, disait de Gaulle, sont des monstres froids. » La constatation ne s'applique que partiellement aux services de renseignement même s'ils sont dévorés, tels les États d'ailleurs, par des passions et des emballements souvent mal contrôlés. Certes les arrières-pensées et les soupçons pullulent au même titre que la défense prioritaire des intérêts nationaux mais la coopération entre services secrets alliés a toujours été cruciale. Si la CIA n'avait pas communiqué ainsi aux autres pays occidentaux — pour accroître, bien entendu, la force de sa croisade contre « l'Empire du mal » — les indications transmises par les transfuges soviétiques qu'elle était seule à même d'accueillir sur son sol — ou par les agents opérant pour elle à Moscou ou fournies par l'opération de décryptement Venona née de sa super-puissance — les chasseurs d'espions anglais ou français seraient morts idiots. De même, bien que les relations entre le KGB et les services des « pays frères » étaient plutôt de nature hégémonique et au service exclusif du Saint Empire soviétique, leur coopération n'en était que plus indubitable et les proprement extraordinaires connaissances de l'Allemagne de l'Ouest par Markus Wolf nourrissaient la boulimique « recherche » de Moscou qui disposait à Berlin-Est d'une *rezidentura* d'au moins mille personnes.

La mondialisation a fait exploser le phénomène et l'on peut affirmer que la coopération des services secrets contre le danger du terrorisme international constitue une arme aussi importante que l'interception par la NSA américaine ou l'Echelon américano-britannique — « les Grandes Oreilles » — de tout ce qui se transmet sur les ondes de la planète. Notons accessoirement qu'il est plus facile de se documenter sur les adeptes d'Al-Qaida ou de l'extrémisme islamiste à partir du Pakistan, de la Jordanie ou de l'Égypte — voire de Paris — qu'à partir des bureaux de Washington.

**« COUP TORDU »**

L'expression revient souvent dans les services dotés d'une compétence insuffisante.

En réalité, « tordu » pour celui qui en est la victime, le coup est le plus souvent d'une simplicité presque biblique pour le service secret qui l'a porté. Lorsque le transfuge soviétique, Golitsyne, a révélé, au début des années soixante, que le minuscule SDECE français comptait en son sein cinq à six agents du KGB, l'affaire a été ressentie comme « tordue » au sein du Renseignement hexagonal amené au bord de l'hystérie. Et pourtant une connaissance élémentaire du phénomène de « la toile d'araignée rouge » aurait dû amener à la conclusion dépassionnée que de telles opérations étaient simples dans la France d'après la Libération quand les nouveaux services secrets issus de la Résistance engageaient, sans aucun examen sérieux, des pléiades de combattants de « l'armée de l'ombre » en coquetterie plus ou moins poussée avec leurs camarades de lutte communistes.

Je crois que la maturité d'un service secret est atteinte quand il en arrive à considérer comme normal le « coup tordu » qui lui est asséné. « Il est évident qu'Ames n'était pas le seul chez nous à renseigner les Soviétiques », me disait ainsi, sans l'ombre d'une émotion, un ancien de la CIA et un vétéran du KGB me confiait, tout aussi impassible, que l'arrestation récente d'agents russes aux États-Unis ne pouvait s'expliquer que par l'existence de « taupes » au sein des nouveaux services de la Fédération de Russie. Un cancer n'est considéré par l'homme fort que comme une maladie semblable aux autres, même si elle peut être mortelle.

En revanche, lorsqu'un service secret, abandonnant la technique simple du recrutement d'agents, monte des opérations qu'il estime lui-même « tordues » — souvenons-nous des montages photographiques cherchant à déconsidérer la femme d'un ancien Premier ministre du général de Gaulle — il bascule, quelquefois sans s'en rendre véritablement compte, dans une « barbouzerie » contraire à sa mission de collecte de renseignements utiles à la communauté nationale. Effectivement « tordues », et donc intolérablement « barbouzardes », étaient la « désinformation » soviétique ou certaines *covert actions* de la CIA en Amérique latine qui constituent à mes yeux, des déviations inacceptables — et le plus souvent d'une efficacité très relative — de la part de services secrets dont l'unique fonction devrait se limiter à la « connaissance objective » du monde.

**COUVERTURE**

L'officier de renseignement, l'*oper* ou le *case-officer*, ne participent pas au « grand jeu » armés d'un pistolet, au volant d'une voiture de luxe bardée de gadgets ou vêtus par Armani mais protégés par une « couverture ». « Cover » disent les Anglo-saxons alors que les Russes, toujours aussi pratiques et imagés, parlent de *Krysha* — le toit.

L'« illégal » dispose, tel le colonel Abel, tant d'un vrai-faux passeport de citoyen du pays où il agit — les convulsions de la Seconde Guerre mondiale ont permis aux Soviétiques de s'emparer de nombreuses vraies identités à usage factice — que d'une « légende » soigneusement établie et devenue une seconde nature afin que l'intéressé soit à même de répondre aux questions les plus insidieuses de voisins curieux ou d'administrations, voire de policiers soupçonneux.



# TABLE DES MATIÈRES

## Première Partie

### TERRA INCOGNITA

CHAPITRE I	
Une épopée souillée par un douteux fantôme.....	17
Le vrai Orchestre rouge.....	17
La naissance d'un mythe.....	23
CHAPITRE II	
Un continent inconnu noyé dans les brumes.....	27
Une mappemonde du Moyen Âge.....	27
Des brouillards aussi délétères que redoutables.....	34
Des boussoles dans la bruine.....	39

## Deuxième Partie

### LES VÉRITABLES ACTEURS DU GRAND JEU : L'OPER, L'AGENT ET LE CHASSEUR D'ESPIONS

CHAPITRE III	
Le somptueux opéra des irremplaçables <i>opers</i> .....	49
Des charmes indubitables mais discrets de l' <i>oper</i> .....	49
Des mystères de l' <i>oper</i> « illégal ».....	54
CHAPITRE IV	
Gloire et grandeur de « l'agent ».....	61
L'alpha et l'oméga de l'espionnage.....	61
Traître ou héros ?.....	65
Un « agent » russe.....	71
Un yaourt intellectuel.....	75

CHAPITRE V

**Le monde faiblard mais arrogant des chasseurs d'espions ..... 83**

Des matous somnolents.....	83
Le réveil des félins.....	87
Petite mais valeureuse DST.....	89
Le FBI ? — Famous but incompetent.....	92
Aux mêmes causes les mêmes effets russes.....	94

CHAPITRE VI

**Recherche et connaissance *versus* Répression et barbouzerie .... 97**

Le Cerveau.....	97
Une marée d'héroïsme.....	98
Une seule et unique mission.....	100
Les dangers de la « barbouzerie ».....	103

**Troisième Partie**

**LA NAISSANCE DE L'ESPIONNAGE MODERNE :  
DU STALINE DES ANNÉES TRENTE AU CHURCHILL  
DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE**

CHAPITRE VII

**La toile d'araignée rouge ..... 113**

Le « miracle des années trente ».....	113
Les grands illégaux communistes de la croisade anti-fasciste.....	118
Le mystère de l' <i>agentura</i> française.....	123
Des conditions de naissance de l'espionnage moderne.....	125
De foi et de sang.....	127
Exécution d'un hérétique.....	129
Le jackpot atomique.....	132
Une belle opération de liaison.....	136

CHAPITRE VIII

**Le sursaut de la petite démocratie britannique..... 143**

Le grand sommeil de l'Occident.....	143
Des lueurs dans le noir.....	145
La mobilisation générale d'une île assiégée.....	149
Énigme : une prouesse ayant pesé sur l'issue de la guerre.....	151
Rouler Hitler dans la farine.....	153
Soutenir et exploiter les sentiments de révolte d'une partie du peuple français.....	155

## TABLE DES MATIÈRES

### CHAPITRE IX

#### Les extraordinaires prouesses du Saint Empire envahi ..... 163

- Splendeur et misères de la toile d'araignée rouge..... 163
- Un atout spécifique au communisme en guerre ..... 168
- Un miraculeux espion monarchiste..... 173
- Du « jeu-radio » comme « jeu de mort » ..... 177
- Un combat de titans ..... 178
- Des exploits sans pareil sur les arrières du « front de l'Est » ..... 182

### CHAPITRE X

#### Les derniers de la classe ..... 187

- Les insuffisances des démocraties européennes..... 187
- La nullité sidérale du III<sup>e</sup> Reich ..... 189
- Les Pieds Nickelés américains..... 193

## Quatrième Partie

### LE CHOC DES IDÉOLOGIES : L'ÉTREINTE MORTELLE DE LA CIA ET DU KGB DURANT LA « GUERRE FROIDE »

### CHAPITRE XI

#### L'invraisemblable usine à gaz de la gigantesque CIA..... 199

- Un amour de jeunesse ..... 199
- Le « général gris » ..... 202
- Des ossements blanchis dans le désert ..... 206
- Transformer le monde : une douteuse illusion de la « Compagnie »..... 209
- « Têtes d'œufs » contre *opers*..... 215
- Explosion du « *Tech-Int* » ..... 218
- De la dramatique impuissance américaine  
en matière de « sources humaines » ..... 222
- Une divine surprise pour la CIA : un espion russe égal à Sorge..... 226
- Un flot de transfuges venant du froid ..... 231
- « Traîtres » et transfuges : un phénomène russe ..... 233
- Un pathétique chant du cygne ..... 239

### CHAPITRE XII

#### Un KGB tentaculaire mais plus ambigu qu'il n'y paraît ..... 245

- « L'Ogre satanique » par excellence ..... 245
- Une nouvelle bouffée de foi après la Libération..... 250
- Un miracle non renouvelé ..... 256
- Une rémission suivie d'une juteuse reconversion ..... 262
- Les limites d'un organisme somme toute honorable ..... 265
- Le « mini-miracle » du Tiers-monde et de Markus Wolf ..... 271
- Les pratiques scabreuses des « cousins » de la sécurité intérieure ..... 280
- Une appréciation russe divergente ..... 287
- Un bilan mitigé ..... 292

**Cinquième Partie**

**L'ESPIONNAGE DANS L'HISTOIRE : DES SPLENDEURS  
DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE À LA MORT DU JEU DES JEUX**

**CHAPITRE XIII**

**De l'utilité et des limites historiques de l'espionnage..... 299**

Une étrange distribution de prix dans le Grand Jeu .....299

Limites, ratés et ratages.....307

Des faillites du pouvoir politique.....309

Un phénomène de société .....311

**CHAPITRE XIV**

**La lèpre du XXI<sup>e</sup> siècle..... 315**

De l'inconscience aux glapissements et au mépris de l'ennemi.....315

Une affaire de contre-espionnage .....318

Un marais à assécher.....322

En guise de conclusion .....326

**ANNEXES**

**ANNEXE N° I**

**Des techniques très spéciales ..... 331**

**ANNEXE N° II**

**Les faiblesses du coq gaulois ..... 429**

Une sidérante absence de culture du Renseignement.....429

Les limites du général de Gaulle .....430

Quand les militaires se mettent à penser.....433

L'étrange zinzin du SDECE.....435

Un homme d'influence .....442

**ANNEXE N° III**

**Littérature et espionnage ..... 447**

Un bellâtre mythique .....447

L'inconscient dévoilé.....449



# Les Espions, Réalités et fantasmes

Constantin Melnik

16,5 x 24 cm, 456 pages

978-2-7298-3825-6

26,00 euros

## Le livre

Fresque historique de l'affrontement des services secrets au xx<sup>e</sup> siècle, cet ouvrage est la première tentative sérieuse d'analyser la réalité de l'espionnage dans le monde contemporain.

Deux thèses sous-tendent cette exploration profondément novatrice. D'une part, l'espionnage moderne ne serait né qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle sous la pression de l'expansion de l'universaliste idéologie communiste servie et mise en œuvre par le puissant Etat de Joseph Staline. Or, d'autre part, l'ignorance de la société occidentale donnant naissance à l'imaginaire le plus débridé, la peur immonde d'un espionnage ressenti comme un viol intolérable, le choc des propagandes et des idéologies ont entraîné l'apparition obscurantiste de mythes faussant l'appréciation de la réalité. Au Super-Espion incarné par James Bond ou Leopold Trepper s'ajoute le fantôme de l'Ogre satanique attribué au KGB soviétique.

Seuls la fin relative de la guerre froide, des ses haines et frayeurs, l'accès d'un expert mondialement reconnu aux travaux d'investigation des chercheurs américains ou, surtout, à des archives russes entrouvertes ont enfin rendu possible aujourd'hui cette première approche réellement objective d'un phénomène d'autant plus essentiel de notre temps qu'il a été remis à l'ordre du jour par l'hyper-terrorisme du 11 Septembre.

Sur le plan de la forme, l'ouvrage est un mélange talentueux de portraits hauts en couleur de personnages hors du commun, de récits d'opérations d'espionnage plus passionnantes que dans le plus spectaculaire des romans et d'analyses d'une rare puissance intellectuelle.

## L'auteur

Analyste de l'Union soviétique et du communisme international pour le compte du Vatican, Constantin Melnik se voit confier par le Général de Gaulle la coordination de l'ensemble des services de police et de renseignement durant la phase terminale de la guerre d'Algérie et du maintien de la paix civile malgré les terrorismes FLN et OAS.

Fort de cette expérience qui lui inspira de nombreux essais et romans (*1000 jours à Matignon*, Grasset, 1988, *Des services très secrets*, éditions de Fallois, 1989), Constantin Melnik investira près d'un demi-siècle dans l'observation et l'étude du renseignement devenant ainsi un expert mondialement reconnu du sujet. Fondé en partie sur des documents russes inconnus jusqu'ici en Occident, ce nouveau livre sera publié à Moscou en même temps qu'à Paris.

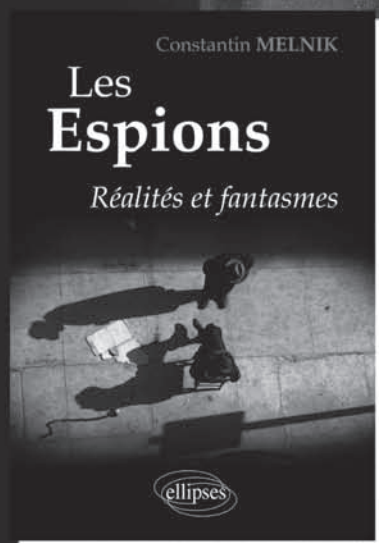
Constantin MELNIK

# *Les Espions*

**Ellipses communique :**

« L'ouvrage de Constantin Melnik,  
*Les espions, Réalités et fantasmes*,  
sortira en librairie **le 15 mai 2008.**

Commandez-le dès à présent,  
soyez discret, n'en parlez à personne »



Commandez vite, ce code-barres  
s'autodétruit dans quelques secondes.



# BON DE COMMANDE

---

à présenter ou à retourner à ELLIPSES – Édition Marketing  
32 rue Bague 75740 Paris cedex 15  
Tél : 01 45 67 74 19 • Fax : 01 47 34 67 94 • www.editions-ellipses.fr

NOM ..... Prénom .....

Adresse personnelle .....

.....

Ville ..... Pays .....

Désire : ..... exemplaire(s) :

---

## Les Espions Réalités et fantasmes

Constantin Melnik

456 pages • 16,5 x 24 cm • 978-2-7298-3825-6

**26 €**

Tarifs en vigueur au 1-01-08

---

Ci-joint la somme de ..... €

par  chèque bancaire  CCP

mandat postal

Date : ..... Signature :